

Ma première rencontre avec Lénine

Y. Stéklou

Source: «Bulletin Communiste», 5e année, n° 23, vendredi 6 juin 1924, pp. 237-238.

C'était en Suisse, en été 1900. Mais, pour l'intelligence des circonstances de notre rencontre, il me faudra revenir quelque peu en arrière.

En 1898, déjà, dans la région des Yakoutes, où j'étais déporté, apparurent les premiers indices de la scission future du Parti social-démocrate, les premières manifestations de l'« économisme »^[1] ou opportunisme. Une furieuse polémique s'y éleva entre la tendance modérée, qui reçut plus tard le nom d'« économisme », et la tendance de gauche, révolutionnaire. Les mots « bolchevisme » et « communisme » n'étaient pas encore en usage. Tous, nous nous intitinions social-démocrates ; quant aux partisans de la tendance « politique » ils s'appelaient, pour se distinguer des économistes, social-démocrates de « gauche » ou « révolutionnaires ». J'appartenais à ces derniers.

Dans les autres colonies de déportation également se déroulait une lutte sur le même sujet entre vieux et jeunes. Certes, ces termes ne doivent pas être compris au sens littéral. Nous, les gauches, nous n'étions pas plus âgés que ceux qu'on appelait les jeunes. Mais les premiers convois de social-démocrates envoyés en déportation étaient composés principalement de « politiques » ou de « gauches », et ceux qui commencèrent à arriver à partir de 1898 étaient déjà légèrement teintés d'« économisme » et d'opportunisme. Et c'est alors que j'appris que, parmi les vieux, c'est-à-dire parmi les partisans de la tendance révolutionnaire dans la social-démocratie, il y avait entre autres un certain Vladimir Ilitch Oulianov, qui se trouvait à Minoussinsk, où il avait été déporté pour trois ans^[2].

A cette époque, Oulianov n'était connu que dans un cercle assez restreint, limité surtout aux camarades de Saint-Pétersbourg. Personnellement, je le connaissais déjà en tant qu'auteur d'un article remarquable imprimé dans un recueil marxiste brûlé en 1895 par la censure et intitulé : *Matériaux pour la caractéristique du développement économique de la Russie*. Dans cet article, publié sous la signature de K. Toulina, Lénine critiquait violemment [P. Strouvé](#), auteur des fameuses *Remarques critiques* parues en 1894.

Cet article, je m'en souviens, avait produit sur moi une forte impression. L'auteur en était complètement inconnu, il ne faisait que débiter dans la littérature. Néanmoins, il parlait d'un ton si impérieux, développait, résolvait les problèmes et lançait des condamnations avec une telle autorité qu'on aurait pu le prendre pour un leader de premier plan doué d'une longue expérience politique et littéraire. D'autre part, à le lire, on était amené involontairement à comparer son attitude envers Strouvé à celle de [Plékhanov](#) envers le même Strouvé dans son livre : [Le point de vue moniste sur l'histoire](#), paru un an avant sous le pseudonyme de Beltov. Malgré son expérience et son habileté. Plékhanov n'avait pas trouvé dans son arsenal d'arguments décisifs pour frapper Strouvé qui, pourtant

[1] Il s'agit d'un courant dans la social-démocratie russe en vogue à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Les « économistes » estimaient que c'était la bourgeoisie libérale qui devait mener la lutte politique contre le tsarisme, les ouvriers devant se contenter de la lutte économique pour l'amélioration des conditions de travail, l'augmentation des salaires, etc. Ils niaient ainsi le rôle politique de la classe ouvrière et la nécessité d'un parti révolutionnaire prolétarien et centralisé actif sur le terrain politique.

[2] Lénine avait été condamné à la déportation en Sibérie le 29 janvier 1897. Il passa son exil dans le village de Chouchenskoïé (district de Minoussinsk, province de Iénisseïsk), jusqu'au 29 janvier 1900.

bourgeois à fond, montrait déjà le bout de l'oreille. Il avait même pris sa défense contre Mikhaïlovsky^[3]. Or, le jeune Toulina, lui, avait parfaitement saisi le sens voilé des écrits de Strouvé qu'il avait disséqué sans pitié.

A cette époque, je ne connaissais pas encore un autre ouvrage important du jeune Lénine, qui, maintenant seulement, vient d'être retrouvé en partie dans les archives de la gendarmerie et publié sous le titre : *Qu'est-ce que les « amis du peuple » et comment ils combattent les social-démocrates*. Le sujet en est à peu près le même que celui que traite Plékhanov : polémique contre les *narodniki*^[4] et défense du marxisme. Ici aussi, on constate une différence énorme entre le vieux théoricien et le jeune militant. Dans ce premier travail de longue haleine, Lénine parle du ton de l'homme conscient de sa mission historique, de ses forces, et combat sans merci les ennemis du communisme prolétarien.

Ainsi donc, j'appris de quelques déportés qu'Oulianov (alors il ne s'appelait pas encore Lénine) adoptait nettement la position des « gauches » ou politiques, et que parmi ces derniers il était considéré comme un militant d'importance. Au contraire, son compagnon de travail à Saint-Pétersbourg, le futur leader des mencheviks, [Martov](#), à cette époque déjà penchait vers l'opportunisme. Déporté à Touroukhansk, il donnait, dans ses lettres, des arguments contre moi aux opportunistes de Yakoutsk contre lesquels je défendais la position révolutionnaire de la gauche.

Lorsque je m'évadai vers la fin de 1899, je me rendis en Suisse, où j'arrivai au fort de la lutte entre le courant révolutionnaire, dirigé par Plékhanov et l'Emancipation du travail^[5], et le courant de droite groupé autour de la revue : *La Cause Ouvrière*. Je me rangeai du côté de Plékhanov contre les opportunistes, qui disposaient alors de la majorité dans l'Union des Social-démocrates. J'ai exposé les détails de notre campagne dans le numéro 17 de *La Révolution prolétarienne*. Aussi n'y reviendrai-je pas. Je me bornerai à rappeler avec quelle impatience nous, partisans de la social-démocratie révolutionnaire, nous attendions l'arrivée de Russie des camarades que nous savions être les représentants les plus importants du mouvement ouvrier dans notre pays et qui devaient renforcer la social-démocratie révolutionnaire dans sa lutte contre l'opportunisme.

Des jeunes émigrés, alors en Suisse, [Nicolas Baumann](#) (tué en 1905 par les réactionnaires à Moscou et dont on a donné maintenant le nom au quartier Lefortovo), était un de ceux avec lesquels j'étais en relations particulièrement étroites. Comme il avait déjà connu Lénine en Russie, nous convînmes que dès que ce dernier arriverait il lui parlerait de moi et me convoquerait immédiatement en Suisse pour une entrevue personnelle (car, à cette époque, je me trouvais déjà à Paris).

Ainsi donc, un jour de juillet 1900, je reçus de Baumann un court télégramme m'informant de l'arrivée de Lénine et m'invitant de sa part à venir immédiatement à Genève. Je partis le jour même et le lendemain matin, j'arrivais à destination.

Lénine demeurait alors avec [Potressov](#), Martov s'étant attardé en Russie, dans une petite maison de paysans non loin de Genève. C'est avec ces deux militants, on le sait, que Lénine forma le groupe qui bientôt après, avec celui de l'Emancipation du Travail, fonda l'« *Iskra* » et la « *Zaria* ». Il semble étrange

[3] Mikhaïlovsky, Nikolaï Konstantinovitch (1842-1904), publiciste, sociologue et critique littéraire. L'un des principaux théoriciens du « narodnikisme », le populisme russe. A développé la théorie politique du « populisme critique », qui s'inspire de la commune paysanne russe (*mir*) pour offrir une forme de démocratie à petite échelle en opposition aux énormes institutions impersonnelles liées à l'industrialisation capitaliste. Mikhaïlovsky s'est opposé à la fois aux terroristes populistes et aux marxistes. Ses écrits ont eu une grande influence sur l'aile droite du Parti socialiste-révolutionnaire.

[4] Populistes (*Narodniki*) : partisans d'un courant politique socialiste non marxiste surgi en Russie dans les années 1860-1870. Principale force révolutionnaire jusqu'à la fin du XIXe siècle, les populistes estimaient que la classe paysanne serait l'acteur clé d'une révolution et d'une transformation socialiste, notamment au travers du « *mir* », la vieille communauté rurale. Le populisme russe a connu une série d'évolutions et s'est incarné dans plusieurs organisations et orientations tactiques. A partir des années 1880, une tendance du mouvement se lança dans les actions terroristes audacieuses mais isolées des masses, tandis qu'une autre (le « populisme libéral ») renonça à la lutte révolutionnaire en faveur de réformes graduelles.

[5] Il s'agit du premier groupe marxiste à l'étranger fondé en 1883 par Plekhanov à Genève, en Suisse. Ce groupe s'occupa essentiellement de propagande en traduisant en russe de nombreuses œuvres de Marx et Engels et mena une lutte polémique idéologique contre le populisme. Le groupe fut reconnu par le Ier Congrès de la IIe Internationale socialiste (Paris, 1899).

maintenant que Lénine ait pu travailler avec Martov et Potressov et que ces gens si différents de tempérament, de philosophie et de tendances, aient pu se considérer si longtemps solidaires dans les questions politiques fondamentales. Personnellement, je dois dire que, dès ma première entrevue avec Lénine et Potressov, je sentis que ce dernier n'était pas tout à fait de notre bord. D'ailleurs, il se tenait modestement à l'écart, ne participait presque pas à la conversation dirigée exclusivement par Lénine.

A cette époque déjà, quoique âgé de trente ans seulement, Lénine avait à peu près le même air que nous lui connaissons tous maintenant et qu'ont popularisé ses portraits les plus répandus. Déjà alors la calvitie lui dénudait complètement la tête. Son visage semi-kalmouk aux pommettes saillantes respirait l'assurance, la joie et l'esprit. L'œil gauche, à moitié fermé, animait ce visage extrêmement mobile et lui donnait une légère expression de ruse. Lénine riait à gorge déployée, prononçait des sentences sans appel, mais, comme de coutume, interrogeait plutôt qu'il ne parlait.

Néanmoins, quoiqu'il aimât plaisanter, raconter des anecdotes et rire, le corps tout entier jeté en arrière, on discernait immédiatement en lui le chef véritable parfaitement conscient de sa vocation. C'est ce que sentait tout son entourage. On ne saurait dire qu'il imposât sa volonté et sa personnalité, il subjuguait naturellement et sans effort. Mis en présence de Lénine, Plékhanov lui-même, beaucoup plus expérimenté et érudit pourtant, reculait en quelque sorte à l'arrière-plan et s'effaçait. Il apparaissait alors penseur, théoricien, interlocuteur spirituel, polémiste et écrivain brillant, mais rien de plus, tandis que Lénine, c'était le roc, le tribun, le chef populaire qui, la hache en mains, frayait la voie dans le fourré et, avec assurance, menait la masse à sa suite.

Je ne me souviens pas exactement de quoi nous parlâmes alors. La conversation dut évidemment rouler sur *La Cause Ouvrière*, l'opportunisme dans la social-démocratie russe ou mondiale, la nécessité de le combattre énergiquement sans reculer en cas de nécessité, devant la scission. Dans ces conditions, nous étions entièrement solidaires les uns des autres.

Le lendemain, nous eûmes une réunion à laquelle, outre Lénine, Potressov, Baumann et moi, assistèrent comme représentants du groupe de l'Emancipation du Travail, Plékhanov et [Zassoulitch](#). Nous nous rassemblâmes dans un pré sous un arbre touffu où nous eûmes un entretien familial, fraternel, sur le programme de notre action future. C'est dans cette conversation sans prétention que fut élaboré dans ses grands traits le programme de l'« *Iskra* » et de la « *Zaria* », c'est-à-dire la brillante campagne contre l'opportunisme social-démocrate qui, plusieurs années plus tard, amena la création du parti bolchevik et de la 3e Internationale. A cette époque, autant que je m'en souviens, la théorie de Lénine était déjà complètement formée et la voie à suivre était pour lui entièrement claire. Naturellement, sans effort aucun, Lénine eut la direction de l'entretien. Les décisions prises furent celles qu'il avait indiquées. Alors déjà, on sentait que le chef du mouvement futur ne serait autre que Lénine.

Dans notre milieu, on a coutume de mener les conversations les plus sérieuses sur un ton enjoué et d'égayer les sujets les plus graves d'anecdotes plaisantes. A ce propos, je me souviens de la scène suivante. Plékhanov qui aimait beaucoup citer Glèb Ouspensky ^[6] et qui le connaissait très bien, voulant un jour, je ne sais plus dans quelle occasion, plaisanter sur Lénine, se mit à exposer d'après Ouspensky, les causes de la calvitie. Mais ayant bientôt compris que l'explication ne lui était pas avantageuse à lui-même, il l'interrompit. Lénine le remarqua immédiatement. Se tordant littéralement de rire, se roulant sur l'herbe, il cria : « *Pourquoi n'allez-vous pas jusqu'au bout, Guéorgui Valentinovitch ? Permettez, je vais vous donner la citation en entier. Ouspensky dit : « Quand la calvitie commence par le front : indice d'un esprit supérieur (ce disant, Lénine montra sa calvitie qui, en effet commençait par le front) ; quand elle commence derrière la tête (et il montra du doigt Plékhanov qui devenait chauve à la fois et par devant et par derrière) : indice d'une vie dépravée. »* A ce coup direct, Plékhanov ne sut que répondre.

[6] Ouspensky, Gleb (1843-1902). Auteur de nouvelles. Devenu populiste, se consacra à décrire et analyser les conditions de vie et de travail des paysans russes.

C'est au cours de ces réunions que furent posées les bases de la social-démocratie révolutionnaire, c'est-à-dire du futur Parti communiste. Lénine fut tacitement reconnu par tous comme le chef du mouvement. Dans la suite, on tenta mais infructueusement de lui disputer ce rôle. L'histoire, semble-t-il, sait ce qu'elle fait. Choissant un chef de grande envergure, concentrant en lui l'expérience collective de l'humanité, le dotant des forces intellectuelles et de la volonté nécessaires, elle lui donne en même temps la conscience de son importance et la foi en sa mission. C'est l'union de ces qualités objectives et subjectives : talent, science, volonté et conscience de ses forces, dans une seule personnalité, qui fait les chefs comme Lénine.